

— Qui sait ?
 — Expliquez-vous, monsieur Beaufort.
 — Votre fils s'en va parce qu'il veut épouser la fille de Marceline Langon.
 — Et parce que madame Langon ne le veut pas, c'est cela.
 — Il y a des obstacles à ce mariage ?
 — Des obstacles de deux natures, qui viennent de la résistance de Marceline, d'abord, et du mystère qui pèse sur son passé—mystères que je voudrais bien pénétrer.
 — Le premier de ces obstacles n'existe plus.
 — Que dites-vous ? Madame Langon consentirait ?...
 — Au mariage de Robert avec Modeste, parfaitement.
 — Et c'est vous qui avez obtenu ce consentement ?
 — Non pas. Marceline Langon a consenti d'elle-même.
 — Mais, l'autre obstacle ?
 — Le mystère du passé de cette... pauvre femme ?
 — C'est cela.
 — Eh bien ! je l'éclaircirai, moi.
 — Vous !
 — Certes. Et à votre plus grande satisfaction, je l'espère.
 — Vous êtes donc sorcier ?
 — Peut-être bien.
 On entendit le notaire qui sortait de l'étude et se dirigeait vers le salon. Beaufort n'eut que le temps de dire :
 — C'est une longue histoire à vous conter, monsieur Valognes.
 — Et je suis curieux de la connaître.
 — Demain, voulez-vous me donner rendez-vous ?
 — Pourquoi demain ? Pourquoi ce retard d'un jour ? Je suis pressé quand il s'agit du bonheur de mon fils.
 — Comment faire ?
 — C'est bien simple. Reconduisez-moi ce soir à La Novice. En chemin nous aurons tout le temps de causer. Vous me protégerez si je fais une mauvaise rencontre... car il ne faut pas oublier que j'aurai avec moi 450,000 francs de billets de banque... Demain, vous passerez la journée au château et nous essayerons de tuer un chevreuil dans la forêt.
 — Eh bien ! j'accepte, car j'ai hâte de tout vous dire.
 — Et j'ai hâte de tout entendre.
 Me Parlanget entra. Ils se turent.
 Quelques minutes après on se mettait à table.
 Dans l'intervalle, Beaufort, dans l'étude, avait eu le temps d'écrire à Marceline Langon une lettre qu'il mit sous enveloppe et envoya :
 " Bon espoir."
 Il n'y avait que ces deux mots.
 Cela n'était pas signé, mais cela ne suffisait-il pas pour Marceline !
 Elle montra la lettre à Modeste :
 — Il s'agit de toi, ma fille... Courage !... Je ne puis t'en dire davantage, mais demain, sans doute, tu sauras tout !...
 Valognes avait son cheval à l'écurie chez Me Parlanget.
 Vers neuf heures du soir, il fit atteler.
 La voiture était la petite charette anglaise que nous connaissons et dans laquelle nous avons vu Robert venir pour la première fois chercher le docteur Gérard.
 Ils partirent bientôt.
 — Allons, dit le manufacturier, racontez-moi toute cette histoire.
 — J'irai droit au but, monsieur Valognes. Vous avez voulu, jadis, épouser Marceline Langon.
 — Il y a bel âge. Ce temps-là est passé.
 — Vous ne l'avez pas épousée, pourquoi ?
 — Parce qu'elle a refusé, parbleu.
 — Et savez-vous pourquoi elle a refusé ?
 — Ma foi non, je n'ai jamais pu le deviner.
 — Marceline Langon était mariée.
 L'ancien contremaître fit un brusque mouvement ; le cheval, étonné, s'arrêta, mais reçut un vigoureux coup de fouet.
 — Vous êtes sûr ?
 — Oui.
 — Et vous connaissez M. Langon ?
 — M. Langon n'existe pas.
 — Je ne suis pas très fort sur les énigmes.
 — Point d'énigme. Je dis que M. Langon n'existe pas, parce que Marceline portait un faux nom...
 — Et le vrai nom, le connaissiez-vous, par hasard ?
 — Oui.
 — Dites-le donc, dites-le donc... je suis sur des épines, moi.
 La voiture traversait la campagne autour de Creil, et, malgré les premières ténèbres nocturnes, on distinguait la ligne de la forêt, plus sombre que la nuit, qui se détachait à quelque distance.
 Le mari de Marceline s'appelle Pierre Beaufort.
 Cette fois, le mouvement nerveux de Valognes répercuté sur la bride, fut si violent que le cheval recula, se cabra.
 — Vous ! dit-il d'une voix étouffée, vous !...
 — Et je vais tout de suite au-devant d'une objection. Vous allez me demander pourquoi j'ai attendu jusqu'à aujourd'hui pour tout vous dire.
 — Ma foi, oui, je l'avoue.
 — Parce que j'ignorais que Marceline Langon fût ma femme...
 Valognes le considéra d'un air stupéfait.
 Evidemment, il commençait à croire que son interlocuteur n'avait pas toute sa raison.
 Beaufort le comprit. Il sourit et hocha la tête :

— Je ne suis pas fou, dit-il... Vous pouvez me croire sur parole... mais je comprends que ce que je viens de vous dire demande explications, et ces explications, je vais vous les donner...

La lune venait de se lever. Le ciel était d'un bleu profond, émaillé de constellations éclatantes. Les ténèbres n'étaient plus aussi profondes que tout à l'heure. L'atmosphère était douce. Il faisait une magnifique soirée des premiers jours de septembre.

La voiture s'engagea dans la forêt.

Dans la campagne, une minute auparavant, le silence était grand. Encore entendait-on, quand même, quelques bruits ; les clochettes d'un troupeau de vaches, le ronflement lointain d'une usine, l'abolement d'un chien, le chant d'un ouvrier de ferme attardé sur les routes. C'était la dernière voix de la nature qui allait s'endormir.

Mais là, dans la forêt, plus rien que le silence lourd des grandes futaies, quand pas même une légère brise n'agite les feuilles et ne fait craquer les branches.

La lune apparaissait encore, mais seulement par places, lorsqu'elle pouvait percer à travers les arbres ou rencontrait une clairière, un taillis, une coupe de l'année précédente.

Autrement, les cimes seules étaient éclairées et la route restait plongée dans l'obscurité.

Valognes se mit à dire en riant :

— C'est égal, il y a bien des garnements dans la contrée, et si l'on savait que j'emporte quatre cent cinquante mille francs en billets de banque dans cette sacoche de cuir, je passerais peut-être un mauvais quart d'heure.

Ils arrivaient, au même moment, dans un endroit de la forêt appelé la *Mare aux Biches*.

Il y a là quarante ou cinquante hectares de broussailles inextricables au milieu desquelles s'étaient les eaux stagnantes d'une mare où, toutes les nuits, viennent se rafraîchir les animaux de la forêt.

Les bords sablonneux sont piétinés de traces de chevreuils, de sangliers, de cerfs et de biches.

Là, souvent, par les nuits de lune, on entend le coup de fusil d'un braconnier à l'affût.

Et le lendemain, à l'étal d'un boucher de Creil ou de Chantilly, pend une noble bête, la langue entre les dents.

Ce n'est plus la haute futaie, dans ce coin-là, mais des arbres de vingt ans, des gaulis de frênes et des bouleaux très épais à travers lesquels il est bien difficile de passer.

De grandes allées régulières coupent cet enchevêtrement, comme partout dans la forêt d'Halatte.

Le chemin suivi par Valognes était défoncé.

Il y avait une sablière non loin de là, en exploitation depuis quelque temps et les chariots lourdement chargés de sable avaient creusé des ornières profondes.

La voiture du manufacturier allait donc au pas.

A deux ou trois reprises, pendant que les courts moments de silence où les deux hommes ne parlaient pas, Beaufort, qui avait l'oreille fine, appuya la main sur le bras de Valognes.

— Ecoutez ! avait-il dit, à voix basse.

L'autre avait prêté l'oreille.

— Je n'entends rien.

— J'ai entendu, moi, des pas dans les broussailles... très distinctement, j'en suis certain...

— Cela ne doit pas vous étonner, dit Valognes en riant. Cette partie de la forêt est fréquentée par les grands animaux. C'est quelque chevreuil ou quelque harde de cerfs et de biches. Demain, nous ferons certainement bonne chasse.

— Je ne sais si c'est un effet d'imagination, dit Beaufort, mais il me semble reconnaître plutôt le pas d'un homme.

— Imagination, comme vous dites. Nous parlions tout à l'heure du danger que nous pouvions courir. Il n'en faut pas davantage...

— Prenez quand même vos précautions... Vous êtes armé ?

— J'ai un revolver dans ma voiture, dans sa gaine.

— Passez-moi les guides... je conduirai... Apprêtez votre revolver, voyez s'il fonctionne bien et gardez-le à la portée de la main.

Valognes suivit ce conseil, puis reprit les guides.

Le chemin continuant d'être défoncé, le cheval allait toujours au pas.

Les deux hommes reprirent leur conversation.

— Ce que vous venez de me dire tout à l'heure, monsieur Beaufort, m'étonne étrangement. Cela est si inattendu, si romanesque surtout, que vous ne serez pas surpris si je me montre un peu incrédule. Marceline Langon, votre femme ! Elle que je connais depuis vingt-cinq ans ! Il est vrai que j'ai toujours deviné quelque mystère dans sa vie ! A plusieurs reprises, j'ai essayé de l'interroger et j'ai bien vu que je remuais un passé douloureux.

— Bien douloureux en effet, puisqu'il a brisé deux vies.

— Eh bien, je vous écoute, monsieur Beaufort. Au fond, voyez-vous, je ne demande pas mieux que de me laisser convaincre. Qu'est-ce que je cherche moi, le bonheur de mon fils... Et pourvu qu'il n'y ait pas, dans tout ce que vous allez me dire, de manquement à l'honneur...

— Rassurez-vous... quand vous m'aurez entendu... vous plaindrez Marceline du plus profond de votre cœur...

— Ah ! Et vous ?

JULES MARY

A suivre